UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

DE LA

RÉSURRECTION DE CHRIST

DANS

LA THÉOLOGIE DE SAINT PAUL.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le janvier 1863, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

F. BONNARD,

DE SAINT-PIERRE D'OLÉRON (CHARENTE-INFÉRIEURE).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1862.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552714_0123

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

A LA MÉMOIRE BÉNIE DE MA GRAND'MÈRE.

F. BONNARD.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
} Professeurs de la Faculté.

M. BRUCH ✻, Président de la soutenance.

MM. BRUCH ✻,
SCHMIDT,
REUSS ✻,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

DE

LA RÉSURRECTION DE CHRIST

DANS

LA THÉOLOGIE DE SAINT PAUL.

Εἰ δὲ Χριστὸς οὐκ ἐγήγερται, κενὸν ἄρα τὸ κήρυγμα ἡμῶν, κενὴ δὲ καὶ ἡ πίστις ὑμῶν. (1 Cor. XV, 14.)

L'importance donnée par l'apôtre Paul au fait de la résurrection de son Maître est certainement un des traits caractéristiques de sa théologie, et ne peut manquer du moins d'attirer l'attention du lecteur de ses épîtres. Ce n'est pas seulement dans un chapitre fameux d'une de ses principales lettres qu'il déploie toute l'énergie et toute la vivacité de son argumentation pour l'établir d'abord d'une manière incontestable sur des témoignages historiques, puis pour en tirer des conclusions intéressant directement ceux auxquels il écrivait. Sans cesse nous l'y voyons revenir comme à l'un des points fondamentaux de son *Évangile*, et, chaque fois qu'il s'y arrête, c'est pour l'envisager sous un jour nouveau, c'est pour en faire jaillir de nouveaux rayons portant la lumière, la chaleur et la vie. Veut-il convaincre une communauté de la divinité du Sauveur qu'il lui prêche : c'est à ce fait qu'il en appelle [1]. Veut-il raffermir la foi en la rédemption : c'est encore

[1] Rom. 1, 4, et les disc. des Actes.

là qu'il puisera ses arguments [1]. Aura-t-il besoin de ranimer la ferme attente de l'immortalité future : qui, mieux que Christ ressuscité, pourrait remplir les cœurs de cette joyeuse espérance [2]? Puis s'il doit, d'une main ferme, tracer sans faiblesse l'idéal d'une vie arrachée au péché et sauvée pour l'éternité, c'est vers son Maître glorieux qu'il lèvera encore les yeux [3].

Mais ce qu'il y a de plus remarquable peut-être que ces développements nombreux et variés, ce sont les allusions fréquentes, les phrases voilées qui nous ramènent à chaque pas à ce sujet favori, et qui, une fois comprises, nous montrent quel rôle il avait dû jouer dans sa prédication orale et combien ses auditeurs devaient être familiarisés avec lui. Avec cette base de l'édifice chrétien, si elle pouvait être ébranlée, pour lui tout croule et il se déclare d'avance le plus malheureux des hommes. Durant sa vie il n'a voulu savoir qu'une chose : Christ et Christ crucifié. Mais s'il laisse derrière lui, au moment où il entrevoit son délogement de ce monde comme prochain, un disciple aimé, qui l'a accompagné au travers des dangers de son ministère, comme un enfant suit son père, il n'a pas d'encouragement plus sérieux à lui donner pour la tâche qu'il doit continuer seul désormais, pas d'exhortation plus pressante à lui faire, pas de souvenir plus doux à lui léguer que ces paroles simples, mais profondes : Souviens-toi que Jésus, qui est de la semence de David, est ressuscité des morts selon mon Évangile, pour le-

[1] Rom. VIII, 33. Éphés. II, 5, 8.
[2] 1 Thess. IV, 14.
[3] Rom. VI.

quel je souffre jusqu'à être mis dans les chaînes comme un malfaiteur[1].

On comprend de quel intérêt doit être un fait qui a préoccupé à ce point un penseur et un chrétien comme l'apôtre Paul, et auquel il a consacré une telle part dans sa conception et dans sa pratique du christianisme, dans sa vie, pour tout dire. Aussi est-on vivement entraîné lorsqu'on essaie d'en sonder à sa suite l'immense portée. Mais la richesse même du sujet fait surgir à chaque pas une foule de difficultés imprévues. Paul, en effet, a conçu le christianisme d'une manière si serrée, si haute et si pratique à la fois, qu'il semble impossible de toucher à l'un ou l'autre des points fondamentaux de son système sans être obligé, pour peu qu'on le veuille bien saisir, de traverser une foule de faits et de vérités qui s'y rattachent intimement, et qui sont rendus éminemment complexes par l'union de la pensée et de la vie qui caractérise et l'objet de son enseignement et cet enseignement même. Tout se tient chez lui; rien n'est isolé, rien n'est perdu, et, pour lui prendre quelque chose, il faut toucher à tout.

Maintenant si, au lieu d'un traité dogmatique savamment combiné en vue d'une exposition scientifique, nous n'avons entre les mains que des lettres familières adressées à diverses communautés en vue de leurs besoins actuels, si de toute cette grande activité il ne nous reste, pour la reconstruction d'un système, d'autres matériaux qu'une correspondance, — une correspondance vivante et non pas fictive, — nous aurons sans doute gagné quelque chose; nous saisirons immé-

[1] 2 Tim. II, 8, 9.

diatement l'idée dans ses rapports avec le fait, nous verrons de nos yeux la théorie mise en pratique, et la tendance éthique de notre auteur nous apparaîtra dans toute sa pureté. Mais cet éternel antagonisme des deux ordres de choses, la logique, raisonneuse inflexible, et la vie souple et multiple, sera loin d'être réduit à sa plus grande simplicité. De nouveaux dangers en naîtront pour notre intelligence exposée à confondre ce qui est distinct, l'idéal et le réel, l'instruction et l'exhortation.

Ces difficultés se rencontrent, d'une manière toute particulière, dans l'étude que nous abordons aujourd'hui. Le fait même de la *reprise de la vie* et le rôle qu'il joue dans la théologie de Paul le donnent à comprendre. Mais c'est surtout dans le choix du plan qu'elles se font sentir, lorsqu'on veut essayer de découvrir le lien caché qui fait de ces déductions variées un tout bien uni, et permet de parler d'une *doctrine* de l'apôtre sur ce sujet. Quelques mots serviront peut-être à légitimer, sous ce rapport, la méthode à laquelle nous nous sommes arrêté.

Paul, nous l'avons déjà dit, s'appuie sur la résurrection de Christ pour prouver sa divinité; il en fait un élément important de la rédemption et la base de la vie nouvelle des rachetés; pour lui enfin, elle est le gage de l'avenir éternel, sous la forme particulière d'une résurrection à l'image de celle du Maître. Or en tout ceci il nous paraît bien superficiel de se borner à relever le caractère miraculeux de l'événement, et de croire y trouver l'explication de sa valeur. A la rigueur on pourrait s'en contenter dans le premier et dans le dernier cas, bien que le déficit fût déjà sensible. On

pourrait alors dire que, pour l'apôtre, ce miracle final est le sceau apposé de Dieu à la dernière page de l'Évangile, la ratification du ministère de Christ et la confirmation éclatante de ses promesses. Mais ce point de vue tout extérieur devient radicalement insuffisant, à nos yeux, si l'on essaie de pénétrer la suite du raisonnement. Quel rapport trouvera-t-on jamais par ce moyen entre la résurrection de Jésus par exemple et la sanctification? Ne verra-t-on là qu'une simple comparaison propre à stimuler l'activité humaine? Et le chap. VI de l'épître aux Romains n'est-il tout entier qu'une figure de rhétorique? Nous doutons fort que tel ait été le but de saint Paul en l'écrivant, et nous sommes persuadé qu'il est nécessaire de mieux sonder son principe, lorsque nous le voyons aller plus loin et faire entrer, comme une partie essentielle, dans l'œuvre de la rédemption, le triomphe de Christ sur la mort[1].

Ce principe, nous le croyons trouver dans le *πνεῦμα ἁγιωσύνης* ou *δικαιωσόνης*, qui était en Jésus. Lui seul rendit sa mort efficace pour l'humanité. C'est lui aussi qui la fera triompher à son tour du tombeau. Bien plus, on peut dire qu'elle en est sortie victorieuse avec son Maître, si elle possède la base indispensable à toute opération de l'esprit qu'il lui lègue, à savoir la foi[2].

L'Esprit et la foi! tels sont, nous semble-t-il, les deux termes par lesquels s'explique cette partie de la théologie de notre apôtre. Ils nous permettent d'en saisir l'unité.

[1] Rom. IV, 25.
[2] Éphés. II, 5, 6, 8.

Nous nous dispenserons d'ailleurs d'entrer ici dans de plus longs développements. Ils se présenteront naturellement à nous dans le cours de ce travail. Notre marche nous paraît, dès maintenant, suffisamment tracée. Nous avons à considérer le fait de la résurrection, tout d'abord, dans sa signification par rapport à la personne même de Christ. Cette signification devra être cherchée moins dans l'acte extérieur et matériel, que dans sa raison intime et spirituelle.

Nous saisirons alors de quelle importance il doit être dans l'œuvre de régénération que le Sauveur est venu accomplir. L'analyse de cette œuvre, en tant que la résurrection y est intéressée, nous occupera donc en second lieu.

Par là nous serons conduit, tout naturellement, à suivre le déroulement et le couronnement de cette œuvre, par la foi, sur le terrain tout pratique de la sanctification individuelle, jusqu'à ce que, tout étant accompli, l'union entre Christ et ses saints étant parfaite par la communion d'un seul et même esprit, l'homme régénéré soit transformé de gloire en gloire à l'image de son Rédempteur.

I.

L'apôtre Paul, on le sait suffisamment, reconnaît dans la personne de Christ deux éléments, dont sa dialectique fait tour à tour usage, suivant les besoins du moment: un élément divin et un élément humain. Nous pensons n'avoir pas besoin de nous arrêter ici pour l'établir, d'autant que leurs relations mutuelles nous paraissent être un sujet étranger à notre travail.

Cette idée, du reste, était partagée, en général, par toute l'Église à ses débuts [1]. Mais les arguments sur lesquels notre auteur s'appuie, et le but en vue duquel ils sont exposés, ont chez lui un caractère particulier. Ainsi nous n'avons ni généalogie humaine, comme dans Matthieu et Luc, ni récit d'une naissance miraculeuse; ni dissertation philosophique sur le dogme transcendant de l'*hypostase* et de l'incarnation du Verbe, comme dans Jean. La tendance éthique de Paul lui fait prendre évidemment une autre route. Pour lui, l'humanité du Rédempteur est suffisamment prouvée par le fait même d'une existence historique de tout point conforme à la nôtre, depuis la naissance jusqu'à la mort. La divinité se démontre par la résurrection [2].

Dans les récits qui nous restent des origines de l'Église, nous trouvons énoncée par les premiers prédicateurs du christianisme une idée voisine de celle-ci. Pierre, par exemple, revendique la messianité de Jésus au nom de sa résurrection [3]; et ce même point de vue, quelques chapitres plus loin, est prêté à Paul lui-même [4]. Et n'était-ce pas là, en effet, ce qui devait tout d'abord frapper les disciples? Au lendemain de ces jours de doute et d'effroi où ils s'étaient vus dispersés violemment par le conseil de leur nation, au lendemain de ce jour douloureux où leur Maître avait paru abandonné de Dieu, et, sans user de son pouvoir miraculeux, s'était laissé clouer au bois d'ignominie, combien

[1] Reuss, *Hist. de la théol. chrét. au s. apost.*, vol. I, p. 460 et suiv.
[2] Rom. I, 3, 4.
[3] Actes II, 36; III, 15.
[4] *Ibid.*, XIII et XVII.

grande dut être leur joie, combien profond le saisissement de leur âme, lorsque ces mots retentirent dans la chambre haute : La paix soit avec vous. Le voilà ! c'est bien lui l'ami qu'ils avaient perdu, c'est lui leur espérance, non plus tel qu'il était auparavant, mais avec je ne sais quel surcroît d'expression céleste, avant-coureur de la gloire qu'il va recouvrer auprès du Père. L'œuvre d'humiliation est accomplie, le *Fils de l'homme* reparaît *Fils de Dieu.* Aussi, dès qu'ils entrent dans la vie active, c'est à ce grand fait qu'ils en appellent, comme au plus propre à persuader les esprits.

De même Paul. Le persécuteur de Jésus de Nazareth, terrassé sur la route de Damas par la splendenr de Christ glorifié, parcourt maintenant le monde, annonçant la vie et l'immortalité au nom du Crucifié, déclaré puissamment Fils de Dieu par la résurrection des morts. S'il a été crucifié par infirmité, il n'est pas moins vivant par la puissance de Dieu [1].

J'irai plus loin, et je dirai que le public auquel s'adressait la prédication évangélique, réclamait impérieusement un tel témoignage. Ce premier point de vue, si simple, et que le raffinement de la pensée moderne peut taxer de pauvre, était, par sa simplicité même, mieux en harmonie avec la situation des esprits non encore préparés à la profondeur de l'idée religieuse. Les foules de Jérusalem savaient bien que celui en qui elles avaient cru voir un instant la réalisation de leurs rêves patriotiques, avait été crucifié par leurs chefs. Quelle apparence, maintenant, qu'elles croiraient en l'efficace de sa mort ! Quelle vraisemblance qu'elles compren-

[1] 2 Cor. XIII, 14.

draient que s'il était navré, c'était pour leurs forfaits à elles, et non véritablement pour cause d'imposture. Mais quand les faibles et méprisables Galiléens se redressent sous le coup d'une accusation injurieuse, quand Pierre plein du Saint-Esprit retrace avec force l'œuvre de Dieu, et en appelle aux prédictions du héros national, dans un de ses cantiques populaires, pour justifier celui que les iniques ont crucifié, alors les cœurs se fondent et ces moqueurs humiliés s'écrient: Hommes, frères, que ferons-nous?

Et d'un autre côté, pour les païens, pour ces gentils placés en dehors du cercle des espérances juives, la résurrection n'était-elle pas le contre-poids obligé de la mort? Le Libérateur, écrasé par le péché, ne devait-il pas reparaître vivant de la vie éternelle, et par la puissance du Dieu qui l'avait envoyé, aux yeux de ceux qu'il conviait à marcher après lui, vers la céleste patrie, par la voie des douleurs? Nous ne saurions donc voir aucun inconvénient à penser qu'au début de son ministère Paul ait partagé avec ses collègues cette manière de prêcher. Mais c'était là, on ne saurait non plus le méconnaître, le lait de l'enfance. La petite semence, jetée dans le cœur des apôtres, devait grandir chaque jour en eux comme dans le monde. Les années d'expériences et de prières qui s'enfuyaient loin d'eux, les communications incessamment plus abondantes avec l'Esprit Saint les rapprochaient d'autant de la source de toute lumière, et, sous plus d'une vérité confusément entrevue d'abord, se dévoilaient peu à peu de riches trésors. L'âge mûr réclamait une nourriture plus forte et plus substantielle; elle lui fut abondamment fournie.

En effet, s'il y a parenté entre les deux idées de la

messianité et de la divinité de Christ, il n'y a cependant pas identité, et il serait impropre de les confondre, alors même que, pour bien des esprits peut-être, elles ne fussent guère distinctes. La première se contente d'un témoignage éclatant sans doute, mais extérieur. C'est elle que nous venons de constater. La seconde réclame quelque chose de plus intime et de plus personnel. Nous la croyons trouver dans le passage capital de l'épître aux Romains, déjà cité[1]. Il nous importe de nous y arrêter quelques instants pour en faire l'exégèse, comparer avec celle des autres textes où il est parlé du même sujet.

Christ est né de la semence de David, selon la chair; — il est démontré puissamment Fils de Dieu, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts, nous dit Paul.

Nous demandons ici naturellement quel est cet *Esprit de sainteté?* — On trouve fréquemment, dans l'Ancien Testament, une locution semblable, à laquelle il est naturel de rapporter la nôtre. Le substantif ainsi placé au génitif équivaut à un adjectif d'excellence. C'est donc pour ce qui concerne l'Esprit saint par excellence, — esprit qu'il possédait pleinement, que Jésus est démontré Fils de Dieu. Sa résurrection est la manifestation de cette partie de sa nature, comme la naissance est la manifestation de sa nature humaine, *κατὰ σάρκακατὰ πνεῦμα ἁγιωσύνης*. Autrement que prouverait le fait matériel en lui-même? Nous serions en droit de le demander. Christ n'est pas le seul à ressusciter; bien

[1] Rom. I, 4.

mieux, il n'est pas le premier. Lui-même a ressuscité des hommes sur la terre et jamais on n'en a inféré, je pense, la divinité de Lazare par exemple. Il faut donc que sa résurrection ait un caractère tout spécial, et qu'elle tire sa source de la constitution propre de son être.

Or en Christ la sainteté n'est pas une vertu, au sens humain du mot elle n'est pas extérieure, elle n'est pas légale. Il en possède l'esprit même, le principe, divin en soi. Cette idée nous paraît confirmée par la comparaison d'un passage célèbre, où la nuance de l'expression: ἐδικαιώθη ἐν πνεύματι, ne nous paraît pas emporter une différence bien essentielle quant au fond[1]. Pour notre apôtre, on le sait, la sainteté, sous la forme d'un accomplissement parfait de la loi, est la condition première de la vie. Christ possédait la justice par nature, et là résidait la source féconde de vie impérissable, en vertu de laquelle il est sorti vainqueur de la tombe. Quelle puissance, en effet, pouvait avoir la mort sur celui qui était uni par l'essence de sa nature à l'Être par excellence? C'est là ce que la résurrection met en pleine évidence; par elle l'idée devient un fait historique éclatant; *manifesté en chair, il fut déclaré juste en esprit.*

Enfin, comme s'il nous fallait encore quelque chose de plus précis, nous trouvons au chap. VIII de l'épître aux Romains le πνευμα de Christ déterminé par le génitif ζωης[2]. Il est, en effet, un principe de vie si énergique qu'il voit vivifier, à l'image de Christ, tous

[1] 1 Tim. III, 16.
[2] Rom. VIII, 2.

ceux qui lui sont unis par la foi. Nous aurons plus loin à revenir sur ce dernier caractère. Pour le présent, nous nous bornerons à ajouter qu'il est indifféremment appelé: *Esprit de Christ* et *Esprit de Dieu*[1]; ce qui, à notre avis, ne peut guère laisser subsister aucun doute.

Mais ici nous venons précisément nous heurter contre une objection qui ne manque pas de valeur. On ne peut se le dissimuler, Paul rattache constamment la résurrection de Christ à un acte exprès de Dieu, et non pas à un principe vital absolu qui fut en lui. C'est ce que nous lisons quelques lignes plus bas que le dernier texte cité, et dans une foule d'autres passages[2]. Peut-être dans le paragraphe suivant aurons-nous l'occasion de donner une solution à cette difficulté, en envisageant la résurrection dans l'œuvre du salut. Dès maintenant, toutefois, nous croyons pouvoir l'écarter par une analyse plus complète de la nature de cette divinité.

Il existait en Palestine, sur la nature transcendante de Dieu, une théologie dont les premiers germes remontaient loin dans le passé. Son origine était due, en majeure partie, au profond respect voué à Jéhovah, l'Être suprême, dont le nom mystérieux ne pouvait être prononcé par des lèvres mortelles. Peu à peu la spéculation, s'emparant des formes populaires du langage usité dans l'Ancien Testament pour désigner les perfections divines, et les regardant à la fois comme indignes de l'essence même de la divinité, les avait groupées en un tout, duquel naquit la notion de *Verbe*[3]. Le Verbe était

[1] *Ibid.*, 9.

[2] Rom. VIII, 11. — Voy. encore Rom. IV, 24; 1 Cor. XV, 15; 2 Cor. XIII, 4; Col. II, 12; Éphés. I, 20, etc.

[3] Reuss, *Théol. chrét.*, vol. I, p. 84, 85.

la révélation personnelle primitive de l'ensemble des perfections divines, ce que la langue de l'école nommait une *hypostase*. Cette notion, les premiers penseurs chrétiens furent naturellement conduits à l'appliquer aux relations de Christ avec Dieu. On la retrouve explicitement dans le prologue de l'Évangile de Jean. Bien que le nom de *Verbe* ne se trouve nulle part dans Paul, et que la tendance essentiellement éthique ne portât pas l'activité de son esprit du côté de la spéculation, il fut loin cependant d'y demeurer étranger, sans qu'il paraisse s'être adonné à la recherche de la formule métaphysique elle-même pour en tirer un système rigoureux.

C'est dans le premier chapitre de l'épître aux Colossiens que se trouve le passage capital à cet égard[1]. L'allusion est claire. Laissons d'ailleurs la parole à une autorité compétente; nous extrayons les lignes suivantes de l'ouvrage de M. le professeur Reuss sur l'histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique[2]:

« En nommant le Christ l'image du Dieu invisible, « l'apôtre exprime cette idée, déjà signalée précédem- « ment, d'une révélation primitive de la divinité sor- « tant de sa sphère purement abstraite, où elle est « inaccessible à l'intelligence, pour devenir concrète et « personnelle. Il parle ensuite de la création comme « de la révélation faite par l'organe de cette person- « nalité divine, et revendique pour cette révélation le « caractère de la durée indéfinie et permanente, laquelle « est appelée, en style populaire, la conservation de

[1] Col. I, 15 et suiv.

[2] Reuss, vol. II, p. 74.

« toutes choses. Le langage de l'école se montre même « plus explicitement quand il est dit que la plénitude de « la divinité réside en Christ ; car ce mot de *plénitude* « est le terme consacré par la métaphysique pour dé- « signer la totalité des attributs de la divinité, considé- « rés comme une série de forces et de puissances, et le « mot de *résider* indique la présence simultanée de tous « ces attributs dans la personne du Verbe. »

On se rappelle que, par deux fois, Paul revient sur cette idée de plénitude, comme pour l'élever au-dessus de toute contestation. Mais on sait aussi qu'il la rattache expressément à la volonté même de Dieu par le terme *εὐδόκησε* (il a paru bon). Ce mot nous paraît avoir ici une assez grande importance. N'est-il pas légitime d'en conclure que si la résurrection est attribuée à Dieu, c'est en tant que cause première et absolue possédant l'existence en soi. Christ aussi possède la vie en lui-même, mais par réflexion, par émanation pour ainsi dire. Il la possède en vertu du bon plaisir du Père. Il en est le révélateur au sens le plus relevé du mot, c'est-à-dire non pas seulement par un enseignement ou une doctrine nouvelle qu'il apporterait, mais par sa personne, par son existence historique.

De là la valeur capitale de sa résurrection. Elle ne se borne pas à légitimer une mission divine; elle manifeste la divinité même de l'envoyé. La mort, qu'il a dû subir pour régénérer un monde de misère, est vengée par avance de toute assimilation avec cette fin fatale et vulgaire des philosophes et des moralistes les plus relevés. Il en faudra chercher la cause hors de lui, puisqu'il en a brisé les liens par sa propre énergie. Pour lui, il était placé au delà de ses atteintes par l'excellente di-

gnité de sa nature, et l'événement a désormais établi ce point au-dessus de toute contestation[1].

C'est ainsi que Paul, s'élevant au-dessus de l'idée primitive d'un simple Messie, conçoit d'une manière féconde la divinité de son Rédempteur, et l'envisage comme puissamment démontrée par sa résurrection, en rattachant celle-ci au principe le plus intime de son être. Paul part du fait historique, au lieu de débuter par une philosophie transcendante. Nous n'avons eu à rechercher les traces de celle-ci que pour trouver la conciliation entre le fond de sa pensée, telle que nous l'avons cru saisir, et des expressions qui pouvaient paraître en contradiction avec elle. Il redescend, du reste, bientôt des hauteurs de la spéculation, où le monde et ses besoins pourraient se dérober à son action, pour reprendre sa marche primitive, et lui dévoiler, par une nouvelle analyse, comment le Sauveur lui a légué le précieux héritage de son esprit de vie et de sainteté.

II.

Si nous demandons aux textes de nous éclairer sur le but que se proposait le Fils de Dieu en venant sur la terre, nous trouverons différentes réponses, suivant le point de vue auquel nous nous placerons nous-mêmes; mais toutes, au fond, reviennent sur le terrain pratique, à celle-ci : sauver les pécheurs[2]. — Les sauver de quoi? — De la mort, nous répond l'apôtre; car le salaire du péché, c'est la mort[3]. — Et quelle est cette

[1] Τοῦ ὁρισθέντος υἱοῦ Θεοῦ ἐν δυνάμει.

[2] 1 Tim. I, 15.

[3] Rom. VI, 23.

catégorie d'êtres qui est placée dans une condition si funeste? — Tous, nous répond-il encore, tous sans exception, car tous ont péché[1].

Ainsi l'humanité entière est perdue; une sentence de ruine est le terme fatal qui clôt la route dans laquelle elle s'est engagée en abandonnant la loi de son Dieu. Mais Christ paraît; il l'arrache à sa perte et la rend à la vie.

Si nous poursuivons et que nous recherchions comment s'accomplit ce salut, l'apôtre cette fois, en nous le décrivant, y distingue deux phases, étroitement unies l'une à l'autre, mais séparées néanmoins par l'analyse. Christ, nous dit-il, a détruit la mort et mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Évangile dont je suis prédicateur[2]. A ces deux phases d'une même œuvre, correspondent deux faits d'une même vie. Il fallait que Christ souffrît, et qu'il fût le premier-né d'entre les morts, pour révéler la lumière au peuple et aux gentils[3].

C'était donc la personne même de Christ qui était à la fois le salut du monde et la révélation de ce salut, et parmi les événements dont se composait son existence historique, deux surtout, sa mort et sa résurrection; avaient un caractère de nécessité en vue de la double action, à la fois négative et positive, qu'il venait accomplir. Nous devons maintenant nous arrêter à quelques détails, pour saisir le mode de cette opération.

En venant sur la terre pur et juste, portant l'em-

[1] Rom. V, 12; III, 22.
[2] 2 Tim. I, 10.
[3] Actes XXVI, 23. Cpr. XVII, 3

preinte parfaite et immédiate de la sainteté divine, Christ s'identifia complétement, par son amour, avec l'humanité pécheresse et vouée à la mort [1]. Il l'embrassa tout entière, pour ainsi dire, dans sa personne, par la pleine conformité de sa vie avec la nôtre dans toutes ses circonstances. Mais cette union de la sainteté avec la corruption devait être fatale à la première. Son âme ne peut être en contact avec des souillures qu'il regardait comme siennes, sans en sentir toute l'horreur, et sans en éprouver cette repentance, seule vraie, qui maudit le crime et qui sanctionne sa condamnation [2]. Puis, comme c'était là le but de sa venue, il la prit sur lui, cette condamnation, et la manifesta aux yeux du monde sur la croix [3]. Alors tout fut accompli. *Celui qui est mort, est quitte du péché* [4]. L'humanité avait vu s'opérer dans son sein ce qu'elle eût été incapable de faire elle-même [5], — car la conscience du mal va s'éteignant à mesure que l'on s'éloigne de la source de toute vérité, — le péché maudit et puni par celui et en celui qui, le premier et le seul, avait eu véritablement conscience de ce qu'il est. Et le monde ne put fermer les yeux; car la peine s'exécutait matériellement sur l'organe et l'instrument de la révolte. Dieu, envoyant son Fils en forme de chair de péché et pour le péché, avait condamné le péché et la chair [6].

Et toutefois, Dieu ne veut pas la mort du pécheur,

[1] 2 Cor. VI, 14; Éphés. V, 25; Gal. II, 20.
[2] 2 Cor. V, 21.
[3] Gal. III, 13.
[4] Rom. VI, 7.
[5] Rom. V, 6.
[6] Rom. VIII, 3.

mais sa conversion et sa vie. Aussi, acceptant cette parfaite repentance, il accorde de nouveau son amour, et avec son amour il envoie les rayons vivifiants du soleil de justice. Christ, homme par son union avec notre état naturel, Dieu par son sentiment parfait de la sainteté, Christ ressuscite le premier, comme le premier il était mort. Dieu ressuscite Christ, c'est-à-dire que, lorsqu'il eut permis la réalisation objective de la sentence du péché, il pardonna celui qui en avait si profondément pénétré toute l'horreur, il le déclara *juste.* La lumière et la vie lui furent rendues [1]. Tel est, en quelques lignes, à nos yeux, le drame de la rédemption d'après Paul : expiation par la croix, justification par la résurrection.

Mais ce n'est là qu'une face du sujet qui nous occupe, et nous devons nous enquérir plus avant de la situation de l'homme, afin de savoir ce qu'elle requérait. L'homme pécheur était placé sous une loi qu'il ne pouvait s'empêcher encore de regarder comme bonne, mais qu'il n'avait pas le moyen d'accomplir. Chaque faiblesse, chaque victoire du péché sur sa volonté le rendait de plus en plus esclave, et chaque jour la rigueur du commandement l'écrasait davantage. Or que ses transgressions fussent effacées, cela le soulageait, à la vérité, de tout le poids d'un passé accablant; mais l'avenir restait sombre, s'il n'avait en perspective que le renouvellemeut de chutes tristement expérimentées. La condamnation qu'il venait de voir s'accomplir, en lui ouvrant les yeux sur la nature et les conséquences du mal, ne pouvait que lui enlever le peu de force et

[1] Cpr. cette idée avec le cri de Jésus sur la croix, Matth. XXVII, 46.

de volonté que des défaites réitérées lui eussent laissées. Christ, par sa mort, détruisit le *péché même* dans l'humanité, en abolissant l'obligation qui était contre nous [1], et qui n'était pour nous qu'un défi désespérant porté à notre faiblesse [2]. Il le cloua sur la croix, nous léguant, en échange d'ordonnances gênantes que lui-même subit avec une parfaite obéissance [3], son esprit de vie et de sainteté dans la liberté [4], qui brilla dans sa résurrection. C'est par là que celle-ci est considérée comme le principe de la lumière qui doit être répandue sur le monde.

Nous sentons combien il est dangereux de presser l'analyse dans une matière si délicate. Évidemment on ne peut séparer ces deux moments de la rédemption : l'affranchissement de la coulpe et du joug de la loi, d'une part, la justification et le don de l'Esprit, de l'autre, pour attribuer le premier *uniquement* à l'effet de la mort de Christ, le second *uniquement* à sa résurrection. Il est facile de comprendre que, dans une œuvre ayant pour but la restauration de la vie divine dans l'humanité, tout devait être intimement uni. Et cependant, pour l'intelligence de ce fait, nous ne pouvons nous en tenir à ce qui vient d'être dit. Les textes qui nous pressent, seront notre excuse, si parfois nous allons trop loin, et la nuance qu'ils établissent eux-mêmes, on nous pardonnera de l'accentuer peut-être, pour la rendre plus sensible et jeter plus de clarté sur notre sujet.

[1] Col. II, 14; Rom. IV, 15.
[2] Rom. VII, 11.
[3] Gal. IV, 4.
[4] 2 Cor. III, 17.

L'apôtre, en effet, le dit en termes formels, dans un passage célèbre, où plusieurs commentateurs n'ont voulu voir qu'une certaine rondeur de phrase agréable à l'oreille, je ne sais quelle réminiscence de la rhétorique hébraïque, propre à faire impression à la fin d'une longue période : Christ est mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification [1]. Nous devons l'avouer, si tel était seulement le but de l'apôtre, il a si parfaitement réussi à produire cette impression sur nous, que nous prenons ces paroles au pied de la lettre. Du reste, le contexte, que nous demandons ici la permission de rappeler brièvement, confirmera notre opinion, en nous aidant à développer la riche pensée qu'elles renferment.

Dans ce chapitre l'apôtre affirme une même justification accordée aux juifs et aux païens, justification par la foi et non par l'accomplissement de la loi ; ce qui serait en effet une contradiction dans les termes, le propre de la justification étant d'être accordée, *par grâce*, à celui qui croit en Dieu. Mais en quel Dieu ? Dieu considéré sous quel rapport ? S'agit-il de croire en l'Être suprême ? Non. C'est au Dieu vivant et communiquant la vie, au Dieu qui justifie l'impie, qui fait vivre les morts, et évoque les choses qui ne sont point, comme si elles étaient [2]. Retenons bien ce caractère qui sert de transition. Abraham est pris pour type de cette foi. Il a été le père des croyants, ayant cru étant encore incirconcis, en sorte que toutes les familles de la terre fussent bénies en sa postérité, sans qu'aucune pût

[1] Rom. IV, 25.

[2] Τὸν δικαιοῦντα τὸν ἀσεβῆ. Rom. IV, 5 ; *ibid.*, 17.

réclamer de privilége. Il a cru au Dieu *vivifiant*, car lorsque lui et Sarah ne pouvaient plus, à vue humaine, espérer de descendance, il saisit par la foi les promesses de Dieu, qui lui donna un fils. Ainsi fut-il justifié, et nous aussi, nous le sommes, nous qui croyons en ce même Dieu vivifiant, qui a ressuscité Christ des morts [1].

N'oublions pas ici le rapport étroit qui unit la justice et la vie dans le système de Paul. La première est la condition de la seconde, et celui qui a le pouvoir de donner l'une, accorde l'autre en même temps par une conséquence logique. Quel est donc le rapport de cette résurrection avec nous? Le voici. Christ s'étant uni à nous, est mort pour nos péchés. Le résultat doit être que, tout titre à notre charge étant détruit par là, nous sommes reconnus justes, et cette déclaration implique que la vie nous est donnée. Mais si Christ, notre aîné, demeure sous le coup de la condamnation, évidemment nous y demeurons aussi avec lui. Le premier effet de la justification accordée au pécheur sera donc la résurrection du Sauveur. Son acquiescement à la volonté juste de Dieu étant considéré comme parfait et valable, la sainteté brillera de nouveau sur sa tête, non plus à mort, mais à vie, et nous, qui croirons à ces choses, serons sauvés. Ainsi notre justification, opérée par sa mort, nous est manifestée par sa résurrection. Notre crime dressa sa croix, *διὰ τὰ παραπίωματα ἡμῶν*; notre pardon lui donne la vie, *διά τήν δικαίωσιν ἡμῶν.* S'il n'en fut pas la cause première, qui doit être cherchée en lui-même, nous l'avons vu précédemment, il

[1] *Ibid.*, 24.

en fut du moins le but. Il nous fallait un gage de notre réconciliation, et celui-là même qui s'était chargé de l'offense, nous le devait donner. Qui est-ce maintenant qui intentera accusation? Dieu n'est-il pas celui qui nous déclare justes? Qui est-ce qui nous condamnera? Christ n'est-il pas celui qui est mort; bien plus, celui qui est ressuscité[1]!

Il y a plus encore. Il nous fallait un gage que, déclarés justes, nous pourrions en effet marcher selon la justice; et la puissance de vie du rédempteur nous atteste que, vainqueur de la mort et du principe fatal qui l'avait introduite dans le monde, il saurait aussi nous communiquer un esprit qui nous fît marcher en nouveauté de vie[2]. Si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés *en sa vie*[3]. La préposition employée ici dans la phrase grecque, et que nous traduisons par *en* (ἐν), implique, entre le racheté et la personne de Christ, un rapport intime que nous allons bientôt étudier. Nous n'avons pour le présent qu'à le constater dans un passage qui nous paraît d'ailleurs intéresser directement cette partie de notre étude. Il n'est pas le seul du reste; Paul revient fréquemment sur cette haute valeur qu'il attribue à la résurrection dans l'œuvre de notre salut, sur cette promesse de vie qu'elle nous apporte avec la promesse du pardon. « Je ne cesse pas de rendre grâce « à Dieu, écrit-il aux Éphésiens, pour qu'il vous éclaire

[1] Rom. VIII, 33, 34.

[2] Col. II, 11-15. Συνεζωοποίησεν ὑμας σὺν αὐτῷ. 13.

[3] Rom. V, 10. Σωθησόμεθα ἐν τῇ ζωῇ αὐτοῦ.

« et que vous sachiez quelle est l'excellente grandeur « de son pouvoir...., qui se montre dans l'énergie puis- « sante de la force déployée par lui en Christ lorsqu'il « le ressuscita des morts et le fit asseoir dans les lieux « célestes [1]. » A première lecture ces lignes sembleraient devoir nous ramener au point de vue matériel que nous avons repoussé dès l'entrée, et n'avoir d'autre but que de soutenir la foi aux choses invisibles, fortifier l'espérance chrétienne, témoigner des richesses de gloire promises au fidèle. C'est ainsi, il faut le reconnaître, qu'elles sont généralement interprétées. Mais suivons notre apôtre développant sa pensée. « En effet, ajoute- « t-il, Dieu, qui est riche en miséricorde, alors que nous « étions morts en nos fautes et nos péchés, nous a vi- « vifiés avec Christ, nous a ressuscités avec lui et nous « a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes....; car « nous sommes sauvés par grâce, par la foi [2]. » La portée de ces paroles nous paraît maintenant facile à saisir. Précisément dans ce qu'elles ont de général et d'indéterminé, par cela même qu'elles embrassent également l'avenir et le présent, elles confirment à nos yeux l'idée que nous avons essayé de faire ressortir dans cette analyse. Cette énergie puissante déployée en Christ, c'est elle, chrétiens, qui vous est promise, c'est elle qui vous animera désormais. La pierre du sépulcre, que le péché avait roulée et scellée sur votre être tout entier, vous l'avez vu briser le jour où le *premier-né d'entre les morts* remonta près du Père, vous laissant par la foi l'Esprit qui dit : Abba !

[1] Ephés. I, 16-20.
[2] Éphés. II, 1-8.

Ainsi comme, virtuellement, la croix de Christ était la condamnation du péché, le terme de la douleur et de la mort, ses funestes conséquences, la résurrection était l'aurore du jour éternel, le premier effet des rayons de l'amour divin rendu à l'humanité.

III.

Les derniers textes auxquels nous avons eu recours en terminant le précédent paragraphe, nous conduisent à examiner maintenant, sur le terrain de la pratique, les effets de cette justification par la résurrection qui vient d'être l'objet de nos recherches. Nous voyons apparaître en termes formels un élément nouveau, destiné à faire passer la théorie dans l'action, celui de la foi. Cet élément, il est vrai, était déjà supposé dans tout ce que nous avons dit. Nous y avons même fait allusion; car on ne peut aborder la théologie de Paul par aucun côté sans le trouver et avoir à en tenir compte. Mais en essayant de retracer l'œuvre du salut au point de vue spécial de la personne du Rédempteur, nous n'avions guère à nous y arrêter. Il n'en est plus de même du moment que nous cherchons à voir comment l'esprit vivifiant, manifesté dans Christ glorifié, agit sur l'homme. La foi devient ici la base de toute opération.

Les faits que nous venons de passer en revue nous sont étrangers, extérieurs en effet. Nous avons vu se dérouler devant nous un drame qui avait bien quelques rapports avec notre situation, mais auquel nous n'étions pas mêlés directement. Quel que soit l'amour profond par lequel Christ se soit incorporé à l'humanité, quelle que soit la grandeur et la beauté de la révélation

que nous offre le spectacle de sa vie dans ses deux phases principales, quelque espérance que puisse faire briller à nos yeux celle qui nous a particulièrement occupés, Christ, après tout, n'est pas le coupable, Christ possède le *plénitude;* quoi d'étonnant qu'il ait triomphé! Et toutes ces scènes émouvantes nous laissent, au fond, tels que nous sommes. L'apparition céleste a pu un moment faire dresser le moribond sur sa couche, il a peut-être jeté un regard ébloui sur le soleil de justice; mais il est retombé bientôt dans ses ténèbres, le froid de la tombe a de nouveau raidi ses membres et pour jamais!

Eh bien non, il n'en sera pas ainsi. En voyant le saint et le juste souffrant la mort par amour pour lui, il sera frappé comme par un éclair de toute l'horreur du mal, et s'associant à ce drame de toutes les puissances réveillées de son être, il mourra, il ressuscitera avec Christ par une complète communion de la conscience, du cœur et de la volonté. Alors tout cela deviendra pour lui une réalité efficace. Faire mourir le pécheur avec Christ, tel est en effet constamment le but de l'apôtre, car, par cette union intime et subjective seule, l'expiation du Rédempteur est valable pour l'individu. Faire vivre le racheté d'une vie nouvelle conforme à celle de Christ ressuscité, tel est encore son but, car cette nouvelle vie doit être la nôtre, du moment que, par notre adhésion morale, nous bénéficions de la croix du Fils de Dieu. C'est cette seconde phase qui doit surtout nous occuper, on le comprend; mais ici, non plus que précédemment, nous ne pourrons complétement la séparer de la première. Elles sont intimement liées et forment un tout réuni dans la notion de foi.

La foi, d'après notre apôtre, est une disposition réceptive de l'âme qui s'ouvre tout entière à l'esprit de justice et de vie qui était en Christ; elle est le médium par lequel il se communique à elle. Nous ne voulons pas entrer dans l'analyse détaillée de cette notion; il nous suffira de l'envisager sous le côté par lequel il nous importe de la connaître. Elle s'adresse à toutes les facultés de l'homme, éveillant dans son intelligence la croyance, dans son cœur l'amour; mais c'est lorsque, atteignant le centre du moi, elle pénètre la volonté elle-même qu'elle acquiert toute sa valeur. Nous ne saurions mieux faire que de laisser encore cette fois la parole à M. le professeur Reuss[1]:

« L'entendement et le sentiment ne sont pas les seules « facultés de l'âme qui y soient intéressées: il faut y « joindre la volonté. Mais ici il ne s'agit pas simplement « de ce que nous appellerions la bonne résolution de « l'homme de s'amender; elle ne conduirait pas loin; « car de pareilles résolutions sont assez fréquemment « prises par un repentir momentané, et tout aussi faci- « lement oubliées que formées. C'est en quelque sorte « le contraire que produit la foi; une abnégation de la « volonté propre, une abdication du moi, un renonce- « ment à l'indépendance personnelle et à la libre dis- « position des forces de l'âme; c'est enfin une subordi- « nation absolue de toute la personne humaine à la « personne du Sauveur, une identification avec son « existence idéale, une communion complète avec lui..... « Ce dernier élément est le plus important des trois, le « seul qui donne à la foi sa valeur dans le système tout

[1] Reuss, vol. II, p. 102.

« entier. C'est par lui que la foi devient le moyen de la « justification. »

C'est en présence de la croix que naît en nous cette nouvelle faculté de notre âme, car c'en est une. L'homme, déjà convaincu de péché et d'impuissance également, et écrasé par ce sentiment, croit à la volonté de Dieu de le sauver. Il sent son cœur ému par l'amour de Christ. Puis, s'il contemple la justice proclamée et promise dans la résurrection de son Rédempteur, il se rend tout entier à cette révélation. Il ouvre les profondeurs de son être à l'esprit divin, qui déjà l'anime. Un double phénomène s'opère alors. Réveillé au dedans de lui-même, il s'attache si fortement à son Maître dans sa haine pour le mal qu'il meurt avec lui par la foi en son sang[1]. Nous trouvons ici exprimé par la préposition (ἐν) ce rapport de communion que nous avons déjà signalé. Il va sans dire que c'est ici purement une figure, car ce rapport ne peut s'établir qu'entre deux êtres personnels. Mais ce terme nous montre que dans la pensée de l'apôtre il y a dans la foi au sang de Christ plus qu'une croyance à l'efficacité de l'acte matériel pour le rachat des péchés. Il y a une association intime avec le sentiment d'horreur pour le mal qui le fit verser, en même temps sans doute qu'un retour de l'amour qui dicta le sacrifice. Il en résulte que désormais *la chair* (siége du mal, qui ne doit pas être confondue avec le corps matériel) et *les convoitises* (toutes les manifestations du mal) sont crucifiées en Christ[2]. Le racheté est mort pour tout ce qui n'est pas son Maître, et tout ce qui n'est pas

[1] Rom. III, 25. Cpr. 2 Cor. V, 14.
[2] Gal. V, 25.

son Maître est pour lui comme s'il n'avait jamais été[1]. En un mot, il est crucifié lui-même[2]. Et comme « celui qui est mort est quitte du péché, » sa communion présente avec l'esprit juste et justifiant de Christ lui rend témoignage qu'il n'est plus au nombre des enfants de colère[3].

L'apôtre consacre un chapitre entier de l'épître aux Romains à des développements de ce genre[4]. Les citations que nous avons tirées de ses autres lettres montrent surabondamment que telle est bien sa pensée. Il la poursuivait jusque dans les rites de l'Église, sous lesquels il aimait à la symboliser[5]. L'usage du baptême par immersion figurait pour lui l'ensevelissement du Sauveur. Dans l'eau sacramentelle, comme dans une tombe mystique, le pécheur était censé dépouiller son passé, son *vieil homme*, pour en ressortir, comme Jésus, par la puissance de l'esprit, réconcilié avec le Père en nouveauté de vie. Tout lien était rompu désormais entre les deux phases de son existence. Pensée, jugement, langage, habitude, manière d'être, tout est renouvelé, comme maints passages le déclarent expressément. C'est à peine si dans cette révolution immense et profonde nous reconnaissons notre individualité, tant elle est remplie d'un nouveau principe. A vrai dire, elle est anéantie en quelque sorte. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi[6]. La ressemblance parfaite

[1] *Ibid.*, VI, 15.
[2] *Ibid.*, II, 20.
[3] Rom. VIII, 16.
[4] Rom. VI.
[5] Col. II, 12.
[6] Gal. II, 20.

avec Christ mourant, à laquelle la foi nous a conduits, nous assure une ressemblance parfaite — mieux que cela, une identification parfaite avec Christ ressuscité. Et comme avant cette rénovation, l'esprit, l'âme et le corps, souillés par un même égarement de la volonté loin du principe de la vie, étaient destinés au même sort, ainsi maintenant la volonté régénérée, je dirais presque refondue, doit pénétrer et le corps et l'âme[1], en sorte que l'une soit accomplie en toute sagesse et que l'autre devienne un instrument de justice à Dieu. C'est là une affaire réglée[2].

C'est là ce qui doit être et c'est sous cet aspect parfois que l'apôtre Paul contemple l'Église régénérée[3]. Il la voit unie tout entière en ses membres par la charité qui lia Christ à l'humanité, et animée de l'Esprit de vie de son Maître, marchant joyeusement, en toute perfection de justice, à travers un monde qu'elle ne connaît plus, asservie à Dieu comme autrefois elle l'avait été au péché, portant maintenant ses fruits dans la sanctification, et s'avançant avec une inébranlable confiance vers le nuage qui lui dérobe encore la vue des choses éternelles. Il semble qu'il aille être réservé à l'apôtre d'écarter le voile, et que lui-même au delà de la tombe, dans le séjour de gloire, présente déjà au céleste Époux cette Fiancée pure et belle qu'il s'est donnée en se donnant pour elle.

Tel est, pour ainsi dire, le rêve de l'apôtre. Cette âme bouillante, cet esprit si profondément pénétré de

[1] 2 Cor. VII, 1.
[2] Rom. VI, 11. Λογιζεσθε.
[3] Éphés. I, 23.

la vie divine, devançant les temps, unit étroitement l'avenir au présent, l'idéal au réel. Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature [1], et celui qui a été ainsi créé à nouveau, est affranchi de la loi du péché et de la mort. Mais où se trouve-t-il cet homme? Sera-ce Paul lui-même? Non. Il le sait, il n'a pas atteint le but. Son aspiration la plus ardente est d'arriver, avec l'ensemble des fidèles, dans une même foi et connaissance à l'état d'homme parfait, à la hauteur de la parfaite stature de Christ [2]. Et sans cesse il exhorte, sans cesse il prie pour ses enfants en la foi, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à former Christ en eux [3]. Ce n'est pas lui qui risque de tomber dans l'antinomisme pour avoir perdu de vue la terre en sondant les cieux.

Il n'y a pas de coupures absolues, en effet, dans la vie de l'individu, encore moins dans celle des masses. Nous ne pouvons en un jour passer à notre tour par cette expiation parfaitement accomplie une fois, et que chacun doit s'efforcer de reproduire. Nous l'avons dit déjà, le sentiment du péché va s'effaçant à mesure que l'homme en subit le joug et les conséquences. A mesure que le temps et l'habitude nous emportent loin de la sainteté éternelle, la léthargie nous gagne, et nous avançons vers la mort. Le réveil, quelque brusque qu'il soit, n'est jamais parfait d'abord. La résurrection est lente et incomplète. La conscience du mal remonte péniblement la pente en s'épurant à chaque degré. Il

[1] 2 Col. V, 17.
[2] Éphés. IV, 13.
[3] Gal. IV, 19.

y a ici réciprocité. Plus il meurt au péché, plus il se condamne en Christ, et plus le racheté renaît à la vie du ressuscité. Et l'on peut dire aussi que plus il ressuscite d'une part, plus il meurt de l'autre. Les deux faits corrélatifs, au lieu d'être dans une succession immédiate, se déroulent simultanément pendant toute la vie. Les souffrances, les douleurs physiques, la mort enfin sont le salaire du péché, et comme tels le chrétien les reçoit en juste châtiment du mal en son corps, comme avertissements, comme épreuves de sa foi [1]. Son salut ne sera complet que lorsque sur lui aussi la tombe se sera refermée et qu'il aura accompli le reste des souffrances de Christ, heureux d'être rendu conforme à sa mort par la communion de ses afflictions, afin de connaître aussi et d'éprouver la vertu de sa résurrection [2]. Et d'autre part il se sanctifie chaque jour, sans se préoccuper de ce qu'il laisse derrière lui, le regard toujours tendu vers le but excellent de sa vocation, cherchant dans la prière la vie de l'homme intérieur, et s'efforçant de sonder cet amour de Christ qui surpasse toute intelligence, pour être par lui rempli de la plénitude de Dieu [3].

Il n'est pas besoin, je pense, de relever qu'en tout ceci je n'entends point parler d'une rédemption de soi que le chrétien serait à même d'exécuter en quelque mesure à côté de celle qui lui est accordée par la foi à titre de grâce, ni d'une justification qu'il opérerait par ses propres forces, mais bien d'une assimilation mo-

[1] Rom. VIII, 10; 2 Cor. XII, 7-10; Rom. V, 3.

[2] Cor. I, 24; 2 Cor. IV, 10; Phil. II, 17-III, 10. Cpr. 1 Pierre II, 20-22.

[3] Éphés. III, 14-20; Phil. III, 14.

rale confirmée par la pratique de chaque instant de la vie, et en vertu de laquelle seule il peut s'approprier la perfection du salut de Golgatha. Mourir et ressusciter, si tel est à nos yeux le résumé de l'Évangile historique et dogmatique, tel est non moins certainement le résumé de l'Évangile pratique. Ce résumé, chaque heure de l'existence du chrétien doit en être la fidèle image. Joie ou douleur, humiliation ou exaltation de l'âme, prospérité ou pauvreté, partout, au dedans et au dehors, il sent ces deux termes lutter en lui; jusqu'au jour où la puissance du Dieu qui fit sortir Christ de la tombe éclatant enfin complétement en lui,

Tout meurtri, mais vainqueur,
Vainqueur, mais tout meurti,

il pourra, changeant les paroles de son Sauveur, dire : Mon Dieu, tu as soutenu ton enfant; tout est accompli! Nous sommes-nous trompé en croyant que c'est ainsi que Paul s'efforçait de parvenir à la résurrection des morts ?

Il nous est facile maintenant de saisir comment l'apôtre rattachait à la glorification de son Maître l'espérance qui soutenait encore son courage, alors qu'il écrivait, peu de temps avant sa mort, sa touchante épître aux Philippiens [1]. Nous venons d'y être conduit nous-même involontairement. Elle se lie, en effet, à la régénération spirituelle qui nous occupait. Paul ne divise pas la personne humaine. Si tout entière elle fut souillée par le péché, tout entière aussi elle sera purifiée et renouvelée. Le principe d'un renouvellement de

[1] Phil. III, 20-21.

notre organisme extérieur, en vue d'une économie future, se rattache donc au centre même de son enseignement. C'est en vertu de la conformité morale à Jésus justifié en esprit que l'apôtre garantit à nos corps une transformation à l'image du Seigneur. On sait avec quelle chaleur il revendique cette portion de l'espérance chrétienne dans le quinzième chapitre de sa première lettre aux Corinthiens. Ses déductions pressantes seraient incompréhensibles s'il ne s'agissait ici que du fait matériel de la résurrection de Christ. En outre, le parallèle qu'il établit entre le premier et le second Adam confirme cette opinion. Enfants d'Adam, nous sommes comme lui tirés de la terre, et comme lui nous retournons en la terre. Toutefois, si nous avons porté l'image de celui qui était tiré de la poussière, nous porterons par une semblable solidarité l'image de celui qui est céleste, en tant que dès ici nous y serons préparés [1].

C'est même dans cet ordre d'idées qu'il puise en partie ses arguments en faveur de la sanctification extérieure. Sans doute, la chair et le sang n'hériteront point l'incorruptibilité. Mais nos membres désormais sont le temple du Saint-Esprit, et celui qui aura glorifié Dieu en son corps [2], verra le grain livré à la terre germer pour l'éternité. Les principes de pureté dont il aura été pénétré dans tout son être, au soleil de justice écloront puissants, spirituels, incorruptibles. La mort sera définitivement engloutie. La victoire intérieure et extérieure nous sera définitivement donnée et d'une manière éclatante par Christ.

[1] 1 Cor. XV, 45-49.
[2] 1 Cor. VI, 19, 20.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur ce sujet. Il nous suffit d'avoir indiqué en quelques lignes comment l'apôtre trouve le moyen de rallier, au centre même de sa conception du christianisme, un dogme qui depuis longtemps était reçu au nombre des articles de foi de tout enfant d'Abraham, mais que les Juifs, par un effet de cette fatalité qui semble s'être attachée à tout l'ensemble de leurs espérances, avaient réduit à n'être que le rêve d'un grossier matérialisme. Paul le dit en termes formels, cette résurrection des corps qu'il attend sera une transformation, une rénovation que sa dialectique nous autorise à comparer, pour la profondeur et l'étendue, à celle que la foi opère dans l'esprit. Ajoutons seulement que pour lui l'une ne dispense pas de l'autre, et qu'il repousse avec énergie ceux qui, frappés du côté spécialement intime du fait général, voudraient l'y restreindre[1]. Aussi, tandis qu'il presse jusqu'à leurs dernières conséquences les conclusions d'une nouvelle naissance, est-il par cela même d'autant plus affirmatif dans sa ferme espérance de la voir un jour réalisée aussi dans son organisme, et de voir clore ainsi, pour l'humanité pour comme son Rédempteur, l'ère de péché, de souffrances et de malédiction.

Nous ne prétendons pas d'ailleurs vider ici la question de la résurrection des corps, question aussi longue que difficile et compliquée, et bien propre à fournir à elle seule d'amples matériaux pour une thèse. Nous ne croyons pas non plus avoir dépassé dans ces remarques

[1] 2 Tim. II, 18 ; 1 Cor. XV, *passim.*

les limites imposées par notre sujet. Il nous interdisait à la fois et le silence absolu et l'examen approfondi.

Nous voici maintenant arrivé au terme de nos recherches sur le rôle de la résurrection de Christ dans la théologie de Paul. Nous sommes loin de croire l'étude d'un fait aussi riche épuisée par cette revue rapide; mais peut-être avons-nous réussi à donner quelque idée de l'interprétation qu'il en fait et par là de la valeur qu'il lui accorde dans son système. Souvent, il est vrai, notre marche a pu être embarrassée. Tantôt c'était la richesse même des textes que nous rappelions plusieurs fois à dessein sous notre plume pour en tirer de nouvelles conclusions; tantôt aussi le mysticisme pratique, qui est le fond de l'enseignement de notre apôtre sur l'événement qui nous occupait, nous forçait à des allusions fréquentes et quelquefois à des empiétements qualifiés sur une foule d'autres sujets qui eussent réclamé eux-mêmes une attention spéciale. Nous espérons néanmoins avoir acquis quelques résultats précis que nous allons essayer de résumer sous forme de:

THÈSES.

1° La résurrection de Christ, d'après saint Paul, est quant à sa personne la révélation de sa divinité, la manifestation du *πνεῦμα ἁγιωσύνης, ζωῆς* qu'il possédait pleinement, en vertu du bon plaisir du Père.

2° Dans l'œuvre de la rédemption, elle est le résultat de son triomphe sur la mort et la manifestation de ce triomphe.

3° Par la foi l'homme y puise le principe d'une vie nouvelle pour son être tout entier, vie qui, commencée ici-bas par la sanctification, recevra son plein développement au jour de la résurrection.

Vu par le président de la soutenance,
BRUCH.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 9 décembre 1862.
Le Recteur, DELCASSO.